

Préfaces de Chamisso, avec notes du traducteur Bernard Lortholary
extraites de l'édition bilingue (Folio, 1992)

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR¹

Schlemihl en remettant entre mes mains l'histoire inouïe de ses infortunes², ne prétendait pas sans doute qu'elle vit le jour avant sa mort. Mais tout se divulgue aujourd'hui, et surtout ce que l'on désire cacher. Il ne faut pas penser ce qu'on ne veut pas dire, il ne faut pas dire, il ne faut pas écrire, ce qu'on veut soustraire à l'œil vigilant de la presse, et les roseaux répètent partout : « Midas, le roi Midas³ a des oreilles d'âne. » J'ai eu l'imprudence de laisser voir le matin à quelques amis ; ils ont eu l'indiscrétion de le faire imprimer. Les contrefacteurs ont mis le livre au rabais, les théâtres de la foire se sont emparés du sujet ; enfin, le nom de Schlemihl a passé chez nous en proverbe, et il n'est pas jusqu'aux Juifs, qui n'en aient fait un terme de dérision.

Quelque peu d'intérêt que puisse mériter en France l'histoire ridicule de cet Allemand, j'ai été averti qu'on devait s'attendre à la voir paraître incessamment en français, et que déjà il en circulait à Paris trois différentes versions en manuscrit⁴. J'ai donc cru rendre encore un service au pauvre diable, en me chargeant de revoir celle que l'on va lire, et de la fidélité de laquelle je puis répondre. Je crois, en effet, que c'est ainsi qu'aurait écrit Schlemihl, s'il avait voulu écrire en français⁵.

Adelbert de Chamisso
Au Jardin botanique de Berlin, ce 10 septembre 1821

PRÉFACE⁶

Ce petit livre n'est pas une nouveauté. Il a été imprimé pour la première fois en allemand en 1814. Les éditions, les traductions, les imitations, les contrefaçons s'en sont depuis multipliées dans presque toutes les langues de l'Europe, et il est devenu populaire surtout en Angleterre et dans les États unis.

J'ai revu corrigé et approuvé la Version que l'on va lire, et qui, ultérieurement corrigée par l'éditeur, a paru en 1822 à Paris chez Ladvocat. Je viens de la revoir et de la corriger encore⁷ avant de la remettre au libraire qui me l'a demandée. Je ne laisserai pas toutefois de réclamer l'indulgence des lecteurs pour mon style tant soit peu germanique : le français n'est pas la langue que j'ai coutume d'écrire⁸.

J'extraierai de la correspondance entre J.E. Hitzig, Fouqué et moi, imprimée en tête des éditions allemandes quelques notices sur l'auteur et le manuscrit dont il m'avait rendu dépositaire.

¹ Avertissement de la première édition française (1822).

² Comme dans l'édition originale en allemand, Chamisso tient à marquer d'emblée ce qui est plusieurs fois rappelé au cours du récit : que Schlemihl a réellement existé et lui a confié son autobiographie, dont il ne serait que l'éditeur, comme l'est par exemple Goethe pour les lettres de Werther. Mais Chamisso surenchérit sur cette convention fréquente dans les romans du XVIII^e siècle : non seulement il est explicitement le destinataire du récit de son ami Schlemihl, mais celui-ci est une image de lui-même.

³ Dans les légendes antiques, le roi Midas est principalement le héros de deux récits distincts (que par exemple Ovide traite à la suite au livre XI des *Métamorphoses*). D'une part il dissimule les oreilles d'âne dont Apollon l'a affublé pour le punir de son arrogance, et il est trahi par son coiffeur, qui confie le secret à un trou creusé dans la terre, si bien que les roseaux poussant à proximité le répètent sans cesse à tous les vents. Mais c'est d'autre part le même Midas qui, ayant recueilli Silène, se voit accorder par Bacchus, en récompense, l'exaucement d'un vœu de son choix et, ayant souhaité que tout ce qu'il touche se transforme en or, découvre bientôt — comme Schlemihl — que c'est là une malédiction, puisqu'il ne peut même plus boire ou manger.

⁴ Chamisso exagère quelque peu ce nombre et déforme les faits. Il existait une première traduction par son ami Louis de La Foye, qui n'avait pas trouvé d'éditeur. Puis vint celle de son frère Hippolyte, que l'auteur revoit lui-même avant de l'envoyer à Auguste de Staël afin que celui-ci lui trouve un éditeur. Ce sera Charles Ladvocat, lequel fait encore revoir le manuscrit par Amédée Pichot, qui y apporte (anonymement) plus de deux cents corrections.

⁵ Au terme de cette histoire du manuscrit, la traduction française dite « de Chamisso » est, par rapport au texte original, d'une « liberté » parfois très grande, tout à fait conforme d'ailleurs aux conceptions et aux habitudes de l'époque en matière de traduction, lesquelles prévaudront encore pendant un siècle, particulièrement en France. Quoi qu'en dise l'auteur, voire en raison même de ce qu'il entend en le disant, « son » texte français n'est pas ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler une traduction, surtout dans la perspective d'une édition bilingue comme la présente.

⁶ Préface à l'édition française de 1838 chez Schrag, partiellement reprise par l'éditeur allemand dans sa préface à l'édition en stéréotypie qu'il publie en 1839, un an après la mort de l'auteur.

⁷ Chamisso résume cette fois fidèlement l'histoire de son texte en français. Les nouvelles corrections qu'il y apporte en 1837 sont minimales.

⁸ L'aveu n'est pas que de fausse modestie, il est confirmé par les témoignages, comme ceux de Mme de Staël. Inversement, Chamisso a dit que c'était en français que, toute sa vie, il avait pensé, compté, rêvé. Et il est arrivé qu'on critique les gallicismes de son style en allemand.

J'ai connu « Pierre Schlemihl » en 1804 à Berlin, c'était un grand jeune homme gauche, sans être maladroit, inerte, sans être paresseux, le plus souvent renfermé en lui-même sans paraître s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, inoffensif mais sans égard pour les convenances et toujours vêtu d'une vieille Kurtke noire râpée qui avait fait dire de lui, qu'il devrait s'estimer heureux si son âme partageait à demi l'immortalité de sa casaque. Il était habituellement en but aux sarcasmes de nos amis ; cependant je l'avais pris en affection, moi : plusieurs traits de ressemblance avaient établi un attrait mutuel entre nous⁹.

J'habitais en 1813 à la campagne près de Berlin, et séparé de Schlemihl par les événements, je l'avais depuis longtemps perdu de vue, lorsqu'un matin brumeux d'automne ayant dormi tard, j'appris à mon réveil qu'un homme à longue barbe, vêtu d'une vieille Kurtke noire râpée et portant des pantoufles par-dessus ses bottes, s'était informé de moi et avait laissé un paquet à mon adresse. — Ce paquet contenait le manuscrit autographe de la merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl¹⁰.

Un ami plus matinal que moi avait de sa fenêtre aperçu l'étranger, et frappé de son apparence bizarre, en avait crayonné le portrait. C'est celui qu'on retrouvera devant ce livre.

J'ai mal usé de la confiance de mon malheureux ami. J'ai laissé voir le manuscrit que j'aurais dû tenir caché, et Fouqué a commis l'indiscrétion de le faire imprimer. Je n'ai pu dès lors qu'en soigner les éditions. J'ai porté la peine de ma faute ; on m'a associé à la honte de Schlemihl que j'avais contribué à divulguer. Cependant j'ai vieilli depuis lors¹¹ et, retiré du monde, le respect humain n'a plus d'empire sur moi. J'avoue aujourd'hui sans hésiter l'amitié que j'ai eue pour Pierre Schlemihl.

Cette histoire est tombée entre les mains de gens réfléchis qui, accoutumés à ne lire que pour leur instruction, se sont inquiétés de savoir ce que c'était que l'ombre¹². Plusieurs ont fait à ce sujet des hypothèses fort curieuses ; d'autres, me faisant l'honneur de me supposer plus instruit que je ne l'étais, se sont adressés à moi pour en obtenir la solution de leurs doutes. Les questions dont j'ai été assiégé m'ont fait rougir de mon ignorance. Elles m'ont déterminé à comprendre dans le cercle de mes études un objet qui jusque là leur était resté étranger, et je me suis livré à de savantes recherches dont je consignerai ici le résultat.

De l'ombre

« Un corps opaque ne peut jamais être éclairé qu'en partie par un corps lumineux, et l'espace privé de lumière qui est situé du côté de la partie non éclairée, est ce qu'on appelle *ombre*. Ainsi *l'ombre*, proprement dite, représente un solide dont la forme dépend à la fois de celle du corps lumineux, de celle du corps opaque, et de la position de celui-ci à l'égard du corps lumineux.

L'ombre considérée sur un plan situé derrière le corps opaque qui la produit, n'est autre chose que la section de ce plan dans le solide qui représente l'ombre. »

Haüy. Traité élémentaire de physique
T. II. § 1002 et 1006¹³

C'est donc de ce solide dont il est question dans la merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl. La science de la finance nous instruit assez de l'importance de l'argent, celle de l'ombre est moins généralement reconnue. Mon imprudent ami a convoité l'argent dont il connaissait le prix et n'a pas songé au solide. La qu'il a chèrement payée, il veut qu'elle nous profite et son expérience nous crie : songez au solide¹⁴.

Berlin en novembre 1837
Adelbert de Chamisso

⁹ C'est là un autoportrait, et quasi avoué.

¹⁰ Chamisso avait raconté la même anecdote en 1813 pour présenter son texte à son éditeur Hitzig et à son ami La Motte-Fouqué. Celui-ci était entré de bonne grâce dans ce jeu très romantique entre fiction et réalité, en feignant de croire Chamisso et en l'appelant tout de même, dans la même lettre, « mon cher Schlemihl ».

¹¹ Chamisso devait mourir neuf mois plus tard.

¹² Aux interrogations et interprétations concernant la signification symbolique de l'ombre perdue, Chamisso se dérobe, comme il l'a toujours fait. Sa parade consiste ici à prendre la question « qu'est-ce que l'ombre ? » au pied de la lettre et à feindre d'y répondre scientifiquement.

¹³ Le résultat des « savantes recherches » est une citation tirée d'un manuel scolaire de l'époque (probablement du fondateur de l'Institution nationale des jeunes aveugles, dont il avait créé l'homologue à Berlin). A la cocasserie de cette conclusion s'ajoute l'emploi surprenant que fait Haüy du mot « solide » pour désigner le « volume » plongé dans l'ombre et dont l'intersection avec un plan fait apparaître l'ombre portée.

¹⁴ Chamisso s'amuse peut-être d'autant plus de cette ombre « solide » qu'il se souvient que c'est le latin *solidus* qui a donné le français « sou », si bien qu'entre l'ombre et l'argent on tournerait en rond, au point de donner le vertige aux chercheurs de symboles.